

l'ont permis, une seconde fabrique à vapeur doit être en construction à Chihuahua, vers l'extrême frontière du nord ; c'est l'œuvre de M. Roger-Dubos, consul français en cette ville. Il a dû apporter d'Europe les machines et tout l'outillage, que, faute de routes au Mexique, il a été forcé de faire passer sur le territoire américain pour les amener à destination. De pareils faits sont humiliants pour une nation si voisine des États-Unis, où la science industrielle et l'emploi des forces sont arrivés à une telle perfection. Jamais les *Yankees* n'auraient laissé les grands fleuves du Mexique sans les couvrir d'usines et sans les faire servir à l'exploitation et au transport des bois arrachés aux forêts vierges.

Les bonnes intentions du gouvernement impérial étant ainsi demeurées inefficaces, deux années précieuses se sont écoulées en tentatives infructueuses, et l'armée française, du séjour de laquelle on eût dû profiter pour fonder des institutions durables, a opéré dans le vide. Tout donc à peu près reste à faire ; les améliorations n'ont eu lieu que sur le papier, et dans un court délai l'État mexicain sera réduit à ses seules ressources. On assure que l'impératrice Charlotte a obtenu un sursis au paiement des échéances dues à la France : ce sera d'un mince secours. Quant au maintien de nos troupes, il ne

saurait en être question. L'empire mexicain livré à ses propres forces survivra-t-il à l'évacuation ? Il nous semble que le trône de Maximilien, quoique bien fortement ébranlé, peut encore se raffermir, mais à la condition expresse que le gouvernement entrera sans plus tarder dans une voie radicalement opposée à celle qui a été suivie jusqu'à ce jour.

II

Qui trop embrasse mal étreint. Ce vieil adage peut s'appliquer à l'empire mexicain. La cause réelle de l'épuisement qui le mine, c'est l'immense développement du territoire. Pour vivre, tout gouvernement a besoin d'argent. Pour défendre les frontières contre les agressions du dehors comme pour assurer la sécurité au dedans, l'armée est nécessaire chez un peuple qui est désolé par le brigandage et dont la civilisation est arriérée. Or, les caisses du Mexique sont vides, l'armée est désorganisée. Cette armée sera-t-elle plus solide lorsque l'appui des Français lui manquera ? Aura-t-elle la prétention d'occuper militairement dix-neuf provinces, que nos bataillons ont reconquises sur les dissidents morceau par morceau, et dans lesquelles

elle ne parvient pas aujourd'hui à conserver les places remises entre ses mains ? Quant aux finances, elles sont obérées parce que les recettes sont dilapidées, parce que certaines provinces improductives, comptant cinq habitants par lieue carrée, absorbent des capitaux considérables. Les douanes sont fraudées tous les jours, et certains ports, dont les revenus sont énormes, retombent entre les mains de l'ennemi par la raison bien simple que la force armée ne peut ni fermer dix-huit cents lieues de frontière à la contrebande, ni suffire à la défense du sol et à la poursuite des bandits. D'après les chiffres officiels, le Mexique succombe sous son budget. Les recettes, en supposant des rentrées régulières, ne dépassent pas 90 millions de francs ; il dépense, sans parler de l'amortissement de ses dettes, 150 millions de francs : déficit inévitable, 60 millions de francs par an. La question est de savoir si l'empereur Maximilien a la ferme volonté de fonder quelque chose de stable. Préfère-t-il un immense royaume imaginaire, ouvert à tous les vents, où son autorité sera méconnue, ravagé par la guerre civile et les flibustiers américains, réduit aux expédients qui précèdent la banqueroute, à un royaume plus modeste où il aura la gloire d'avoir ramené la vie et la richesse en moralisant peu à peu son peuple, en formant bataillon par bataillon une ar-

mée fidèle et en faisant honneur à ses engagements ? Toute la question est là. — Si l'empereur a la force de prendre nettement le second parti, s'il se résigne à rétrécir provisoirement les bornes de cet empire démesuré, et se décide, dans la zone plus restreinte où s'exercera son action, à utiliser avec vigueur les ressources dont il peut réellement disposer, il est presque certain du succès. Qu'il fasse aussitôt la part du feu ; il aura plus tard tout le loisir d'étendre ses frontières, et le terrain lui fera moins défaut que les hommes.

Le Mexique compte dix-neuf États : il est borné à l'est par le golfe du Mexique, au sud par l'Amérique centrale, à l'ouest par l'Océan-Pacifique, et au nord par les États-Unis. De la pointe du Yucatan à la limite de la Sonora, points extrêmes de l'empire au sud et au nord, la distance à vol d'oiseau égale trois fois et demie celle de Marseille à Dunkerque. La largeur moyenne varie entre deux cent quatre-vingts et mille kilomètres. Le Mexique proprement dit, formant un tout homogène et nettement délimité, n'existe que sur la carte. De tout temps, à l'époque même la plus prospère de la république, sans parler des provinces détachées par la conquête, comme le Texas, la plupart des États ont lutté contre la centralisation, réclamant leur autonomie et repoussant la domination de Mexico. Au

sud, jamais le Yucatan ne s'est étroitement uni à la capitale ; Campêche et Mérida, qui en sont les deux villes principales, luttent même constamment entre elles : depuis quatre ans nous y avons dépensé hommes et argent, à trois reprises différentes, sans succès durable. Le dernier voyage de l'impératrice Charlotte dans cet État, où elle était accompagnée par une des familles considérables du pays, la famille Gutierrez, dévouée à la cause impériale, n'a pas été suivi d'heureux résultats. A l'ouest, sur le versant des Cordillères, une grande partie de la côte baignée par le Pacifique, habitée par les Indiens *Pintos*, peuplade fort belliqueuse, est toujours restée insoumise à l'autorité présidentielle. Les *Pintos* ne reconnaissent pour maître que le vieil Alvarès, qui guerroye encore aujourd'hui. Le port d'Acapulco lui servait de quartier général. La seule concession qu'on put obtenir du chef indien fut de consentir à vivre en paix avec ses voisins et à payer un léger tribut. Au nord, vers les grandes prairies, le Cohahuila et le Chihuahua, dont la petite capitale a donné longtemps et donne encore l'hospitalité à Juarès, ne se sont ralliés que pour repousser d'un commun effort l'invasion française. Même sous Juarès, le Mexique était plutôt une fédération qu'une république. Souvent les États du centre nommaient un second président, et le fauteuil

restait à celui des deux compétiteurs qui comptait le plus de canons. Certaines provinces étaient inconnues les unes aux autres, puisque le manque de routes s'opposait aux échanges et aux relations lointaines. Enfin les États excentriques, séparés de la capitale par des déserts, se souciaient peu d'envoyer leurs piastres et leurs soldats à Mexico, dont ils n'avaient aucune faveur ni aucun secours à attendre. Les circonstances sont-elles plus favorables aujourd'hui ? Maximilien peut-il songer sérieusement à réunir sous le même sceptre ce vaste faisceau disloqué ? Il est difficile de le croire. Disons plus, il est mathématiquement impossible que l'armée mexicaine suffise à couvrir le Mexique tel qu'il est constitué. Il faut donc se résigner à un sacrifice momentané, mais intelligent. L'empereur d'Autriche vient de donner à son frère un salutaire exemple ; nous-mêmes, nous venons d'appliquer en Algérie le système des différentes zones. Au lieu d'user ses forces et ses finances dans le vide, Maximilien doit les concentrer. Il faut se créer une nouvelle frontière, une nouvelle ligne de douanes, réduire l'étendue du territoire à défendre.

Les dix-neuf États du Mexique se répartissent de la façon suivante : trois États au sud formant une pointe détachée, s'avancçant dans le golfe et la mer des Antilles, pauvres, à peine habités, très-malsains,

et sans voies de communication (1) ; — onze États au centre, les plus riches et les plus peuplés, assis sur le golfe et sur le Pacifique, touchant aux États-Unis, arrosés par les plus grands fleuves du Mexique, et renfermant presque toutes les mines (2) ; — cinq États à l'extrémité ouest et nord, dépeuplés, véritables déserts, sans eau, désolés par les incursions des Apaches (il faut en excepter les richesses de la Sonora, qui pourtant ne compensent pas les dépenses) (3).

Jusqu'à des temps plus prospères, sans abandonner aucun de ses droits, il faut, à notre avis, se concentrer dans les onze États du centre, laisser provisoirement à leur propre direction le petit groupe des trois États du sud et les cinq États situés à l'extrême ouest et nord. Mexico ne peut rien pour ces régions lointaines ; c'est à leurs habitants de s'organiser, de se défendre, de réveiller leur propre énergie, s'ils veulent conserver un lien avec la mère-patrie. Quand la pacification de l'empire, tel que nous le concevons avec ses nouvelles limites, sera complète, les groupes isolés demanderont d'eux-mêmes à rentrer dans le giron commun,

(1) Yucatan, Tabasco, Chiapas.

(2) Vera-Cruz, Tamaulipas, Oajaca, Puebla, San-Luis, Nuevo-Leon, Mexico, Michoacan, Guanajuato, Guadalajara, Zacatecas.

(3) Durango, Coahuila, Chihuahua, Sonora et Cinaloa.

où alors ils pourront trouver assistance. Ce n'est pas par les armes qu'ils peuvent être conquis, c'est par l'influence du bien-être et de la sécurité dont ils verront jouir les États du centre. Si les provinces délaissées se détachent définitivement de la couronne, qui aura été impuissante à les couvrir, l'empereur n'aura pas le remords d'avoir vendu une seule parcelle de terrain, comme l'ont fait les présidents de la république. D'ailleurs, il ne faut pas s'y méprendre, ces huit États subissent déjà une loi d'attraction défavorable au Mexique, et la résistance qui ne cesse de s'y manifester en est une preuve. A quoi bon ces expéditions ruineuses qui n'ont qu'un résultat, celui de compromettre les habitants, qu'on est obligé d'abandonner à peine entré dans la place. Le système de protection actuel, qui dépense sans rien rapporter, qui irrite les populations, est cent fois pire que l'abandon provisoire que nous proposons.

L'empire réduit à ces nouvelles limites, c'est-à-dire formé des onze États du centre, offrirait encore une superficie assez satisfaisante : cinquante-sept mille lieues carrées environ. Le territoire des onze États est celui où la population, quoique peu nombreuse encore, est la plus compacte ; c'est le sol que les altitudes variées qu'il présente rendent le plus propre à tous les genres de culture, depuis

la vanille, le café et le sucre jusqu'au blé et aux essences du nord. Il est arrosé de larges fleuves, faciles à rendre à la navigation dès que les travaux publics seront sérieusement entrepris; il est enfin assis sur les deux mers, et les ports produisent à eux seuls, en temps de paix, 24 millions de francs, le quart des revenus du Mexique.

Ce territoire formerait presque un carré dont la défense deviendrait facile : la première mesure à prendre serait de couvrir d'un rempart de villes fortifiées la frontière regardant les cinq États ouest et nord pour la mettre à l'abri des incursions. Le port de San-Blas, qui est le chemin de la Californie, Tépïc, qui commande les terres chaudes, Colima, qui est la porte des hauts plateaux, la Barca, qui domine le magnifique lac de Chapala, Guadalajara, qui garde la vallée du Lerma et qui est arrosée par le Rio-Grande, le premier fleuve du Mexique, Encarnacion, Aguas-Calientes, Fresnillo, Zacatecas, qui barrent les quatre routes du nord, Saltillo et Monterey, qui surveillent le Texas et la frontière américaine, formeraient presque en ligne droite un cordon militaire et douanier que chacune de ces villes surveillerait comme une sentinelle avancée. L'établissement de ces dix villes frontières se donnant mutuellement la main assurerait la sécurité de l'empire, qui, désormais ga-

ranti au dehors, pourrait avec ses seules ressources procéder à sa réorganisation intérieure.

Pour retrouver ses forces et les utiliser, que le gouvernement de Mexico se hâte de profiter de la dernière année de présence des soldats français; il a devant lui le temps de mener à bonne fin les réformes indispensables. L'armée mexicaine est mauvaise. Si la troupe, recrutée surtout parmi les Indiens, est sobre, dure à la fatigue et courageuse, les cadres sont détestables. Il y a sans doute d'honorables exceptions, mais en général les officiers, presque tous mexicains, ont perdu le sentiment de l'honneur militaire. Leur instruction est assez médiocre, faute d'écoles spéciales. Les habitudes de *pronunciamiento* sont invétérées, grâce aux germes de corruption semés dans leurs rangs par l'ancien président Santa-Anna, le conspirateur par excellence. L'armée mexicaine doit donc être licenciée pour être reformée aussitôt sur le modèle français. Ce serait rendre bien des bras oisifs à l'agriculture si délaissée. Avant de procéder à la réorganisation, la *leva*, sorte de presse militaire qui, quoique abolie en 1864 par un décret de la régence, est encore mise en pratique, doit disparaître. Il faut que ce moyen barbare, issu de la conquête espagnole, fasse place à une conscription frappant également sur toutes les classes. Pour rendre la cons-

cription facile et plus douce, qu'on la fasse précéder de l'émancipation complète des *peones*, jusqu'ici esclaves de la glèbe. Les Indiens ont toujours été enrôlés de force et entraînés loin de leurs familles. Quel intérêt pouvaient avoir à guerroyer ces malheureux, jetés des rangs du vaincu aux rangs du vainqueur? Du même coup, si on veut faire des citoyens, ce qui manque au Mexique, où le mot de patrie est sans signification, il faut rendre les *peones* propriétaires fonciers. Les communes sont assez riches, aujourd'hui que les quatre cinquièmes de la terre n'appartiennent plus en entier aux communautés religieuses. Il y a d'immenses terrains incultes dans chaque province, puisque sur certains points on ne compte que cinq habitants par lieue carrée. Que l'État en concède la moitié aux Indiens et conserve l'autre pour la colonisation. Les nouveaux propriétaires, en défendant leur coin de terre, apprendront à défendre le sol national. C'est alors seulement que la conscription pourra donner de vrais soldats pour la garde des frontières et des villes. Quant aux officiers, les cadres, reformés avec soin et ramenés à un chiffre normal, s'ouvriraient aux anciens serviteurs que des examens ou des états de service recommanderaient le plus au choix du souverain. L'armée française, concentrée dans le nouvel empire et assis-

tant au licenciement et à la reconstitution des troupes mexicaines, en imposerait aux mécontents éliminés. Jadis la république mettait sur pied 32,000 hommes réguliers et 27,000 hommes de réserve. Les onze États du centre, qui sont les plus peuplés du Mexique, pourraient facilement appeler sous les drapeaux 22,000 soldats. A côté de ces contingents se trouverait la légion étrangère, que le maréchal Bazaine organise aujourd'hui très-activement, et qui sera composée en grande partie de Français. La légion comprendra six forts escadrons de cavalerie, et, lorsqu'elle se sera grossie de nos militaires libérés qui demeureront au Mexique après l'évacuation et des corps des contre-guérillas et de cazadores, ce sera une force respectable qui devra s'élever à 18,000 combattants. Ces deux effectifs pourraient suffire à tout.

La répartition des 40,000 hommes est tout indiquée. Nous avons compté dix villes frontières; il faut y ajouter trente villes du centre (1). C'est

(1) Ces trente villes sont réparties de la manière suivante: douze dans les terres chaudes et dix-huit sur les hauts plateaux. Celles des terres chaudes sont: Cordova, Huatusco, Jalapa, Perote, Orizaba, Ozuluama, Huejutla, Vittoria, San-Fernando, Tehuacan, Atlisco, Oajaca. — Celles des hauts plateaux sont: San-Andres, Tlascala, Celaya, Tepeji, Queretero, Pachuca, Silao, Guanajuato, San-Luis, Cholula, Cuernavaca, Toluca, Morelia, Acambaro, Santiago-del-Valle, Leon, Lagos, Puebla. Sur les cartes, on décore bien d'autres points du nom pompeux de ville; ce ne sont que de malheureuses bour-

donc en tout quarante villes ayant besoin de garnison. Or il n'y a pas de ville au Mexique d'où puisse être délogée une force de 500 Français; depuis la destruction de l'armée juariste, il n'y a pas de bande qui ose livrer combat à une pareille force : ce sera bien moins à craindre encore quand tous les petits corps de la légion étrangère composée de Français, rattachés entre eux par l'unité de commandement du chef de la légion, s'appuieront les uns sur les autres. Les Mexicains, abrités derrière des murailles, résistent avec une rare énergie, — le siège de Puebla en a fourni une preuve éclatante; — en rase campagne, ils lâchent pied aisément, s'ils n'ont pas derrière eux ce qu'ils appellent l'*appoyo* (réserve). La légion étrangère servirait de réserve à l'armée mexicaine. — 500 Français de la légion et 500 Mexicains de l'armée, fortifiés dans chaque ville frontière, seraient en mesure de repousser toute attaque du dehors et de former une chaîne douanière difficile à briser. Une force égale, distribuée dans les trente villes du centre et circulant constamment en colonnes mobiles sur toutes les routes dans un rayon respectif de dix lieues, se reliait aux gar-

gades presque désertes ou de simples *ranchos* plus misérables que le dernier de nos villages. Pour qui a parcouru le Mexique, l'énumération précédente est des plus exactes.

nisons des villes frontières, et ne tarderait pas à avoir raison du brigandage. Les 40,000 hommes seraient ainsi employés. Quant à la capitale, qui serait le centre des écoles et des dépôts de plusieurs régiments, elle est assez populeuse pour fournir à elle seule le contingent militaire destiné à la protéger. Pour le moment, il ne faut pas songer aux gardes civiques et rurales. Il y a eu des essais malheureux : les armes confiées aux habitants ont été livrées aux guérillas ou se sont tournées contre le gouvernement. On devrait aussi songer aux mesures à prendre pour empêcher les levées arbitraires de soldats armés que chaque particulier se croit en droit de faire pour son propre compte. A Queretaro, nous avons vu un *hacendero* qui avait équipé à ses frais, pour son service particulier, une troupe de 180 cavaliers armés jusqu'aux dents. Il est temps de faire cesser cette parodie du régime féodal.

Le Mexicain veut qu'on le commande avec énergie. Les armes françaises lui inspirent du respect, il accepte la présence des Français, qui sont à ses yeux des conquérants; mais il repousse les Autrichiens et les Belges comme venus après coup. Tout en rendant un juste hommage aux qualités militaires de ces deux contingents, l'expérience a prouvé que leur tempérament s'accommodait moins

facilement que le nôtre du climat mexicain, et le climat est un ennemi avec lequel il faut compter. Puis le pays n'est que trop habitué aux costumes militaires de toutes couleurs, il faut plutôt chercher à le ramener à l'unité de costume. La légion étrangère et l'armée régulière seraient désormais les seules forces reconnues dans tout l'empire.

La mesure la plus urgente, si on veut sérieusement réorganiser l'armée, est la création d'une administration militaire; il n'en existe, à proprement parler, aucune jusqu'à présent dans les troupes mexicaines. Le soldat qui n'est point régulièrement payé, vêtu et nourri, devient forcément pillard et cause de graves dommages à l'habitant. Ces hordes de femmes qui se traînent à la suite des colonnes en marche, butinant çà et là les vivres du soldat, doivent disparaître pour faire place à un corps d'intendance qui serait aussi sévèrement contrôlé qu'il contrôlerait lui-même l'économie des corps, l'authenticité des effectifs et la régularité du paiement de la solde, trop souvent détournée par les chefs. Les 40,000 hommes pourraient se diviser en 30,000 fantassins, 6,000 cavaliers et 4,000 soldats d'artillerie, de génie et autres armes. Les postes de plaine seraient réservés à la cavalerie. La cavalerie est coûteuse; il y a intérêt à la réduire en un pays très-

accidenté, où le fantassin est infatigable et laisserait un cheval dans une course prolongée. D'ailleurs le cavalier mexicain ruine facilement sa monture tant par le peu de soin qu'il en prend que par la facilité avec laquelle il lui dérobe souvent partie de sa ration de maïs. La race chevaline, décimée par de longues guerres civiles, a besoin de repos et d'amélioration. Les remontes auront tout bénéfice à n'accepter que les meilleurs sujets, qu'elles payeront de façon à encourager les efforts des éleveurs. Le Tamaulipas est aujourd'hui l'État le plus riche en *manadas* (troupes de chevaux) propres au service. Les Mexicains sont très-bons artilleurs, et les canons ne leur manquent pas; il y aurait même prudence à diminuer le nombre des bouches à feu, trop souvent abandonnées à l'ennemi.

Toutes les villes du Mexique sont des villes ouvertes. Le maréchal Bazaine, avant son départ pour la campagne de 1864 dans l'intérieur, afin d'éviter toute surprise sur ses derrières pendant que l'armée marcherait en avant, avait résolu que Mexico et tous les points importants seraient fortifiés, armés, approvisionnés, et que dans chaque place de l'empire serait construit un réduit où les troupes serrées de trop près pourraient se retirer au besoin, se défendre à outrance et attendre l'ar-